

2. Ce qui, contrairement à certains commentaires, ne se vérifia pas dans le cas de Gorazde. L'absence d'images, strictement organisée par les Serbes, n'empêcha pas qu'une sorte d'intervention ait finalement lieu.
3. Journaliste. Chargé de cours au département information et communication, Université Paris-X-Nanterre.

90 n'est pire que l'absence d'enquête et de témoignages. Contre l'atrocité, mieux vaut donc n'importe quelle image que pas d'image du tout, quelles que soient son ambiguïté, les motivations de son auteur, la part de l'engagement, de la fascination... ou de la routine. Après tout, qui se serait soucié du sort du demi-million de Soudanais en sursis, des famines de l'Érythrée ou des assiégés de Sarajevo sans l'action des reporters et le choc visuel de leurs constats²? Tel est le message délivré, au moyen d'une opposition simple et efficace, par ce prix Pulitzer : abandonnerons-nous les populations du Sud soudanais aux vautours ?

105 Que faut-il pour qu'une photo fasse « le tour du monde » ?

Pour louable qu'elle soit, cette perspective humaniste, quasi militante (horizon de ce que les Américains nomment le *concerned photographer*), ne doit pas interdire de s'interroger sur la nature et le fonctionnement de telles images. Car le malaise que nous ressentons devant la photo de Kevin Carter tient moins à l'atrocité de son référent (la réalité à laquelle elle renvoie) qu'à l'enchère de sa rhétorique : sans ce vautour, en effet, pas d'image. C'est de lui qu'elle tire tout, non parce qu'il pourrait réellement s'attaquer à l'enfant dans l'instant suivant,

120 mais pour ce qu'il signifie comme figure de style. Cadrée toute seule dans sa prostration pourtant pathétique, la petite fille ne « vaut » rien à nos yeux, en tout cas pas un prix Pulitzer : le fait brut, si scandaleux soit-il, ne suffit plus à impressionner les esprits, à ce que sa représentation, s'ajoutant à tant d'autres, fasse, selon l'expression consacrée, « le tour du monde ». [...]

130 *Ensuite E. Roskis évoque la concurrence entre les images fixes et les images vidéo.*

Pour survivre à cette compétition inégale avec la télévision, la photographie de presse se croit obligée de surenchérir. À la « *photographie littéraire* », Roland Barthes opposait les photos « *surconstruites* », « *ajoutant au fait, par des contrastes ou des rapprochements, le langage intentionnel de l'horreur* », dont il jugeait qu'à cause de cela même elles ne nous atteignaient pas. C'est cette catégorie d'images qui a désormais cours, qui « fait le tour du monde » et remporte des prix. Ces images nous atteignent, fût-ce en forçant notre porte. Savoir si elles nous touchent, ce qu'elles touchent en nous et combien de temps elles resteront gravées dans nos mémoires est une autre affaire.

Edgar ROSKIS³, *Le Monde diplomatique*, août 1994.